

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**185-186 | 2008**

**L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé**

---

## De tous temps, de tous lieux

L'information et la communication

**Georges Balandier**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24105>

DOI : 10.4000/lhomme.24105

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 55-63

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Georges Balandier, « De tous temps, de tous lieux », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24105> ; DOI : 10.4000/lhomme.24105

---

# De tous temps, de tous lieux

L'information et la communication

Georges Balandier

“D’UNE MANIÈRE EN APPARENCE PARADOXALE, notre ethnologie aidera à ne pas laisser notre avenir nous devenir étranger »<sup>1</sup>. C’était l’affirmation-intuition que je formulai, voilà plus de quarante ans, en m’attachant à la rendre crédible. Plus tard, j’en élaborai la construction théorique, je présentai les illustrations qui légitiment le « détour » par l’anthropologie et en manifestent la nécessité. « L’avancée dans l’inconnu [auquel la modernité confronte] doit être éclairée, ce qui commence par un détour empruntant aux disciplines qui peuvent y contribuer... Le vrai détour est celui qu’effectue la démarche anthropologique, seul apport à l’intelligibilité des ensembles “autres”, longtemps ignorés ou méconnus, seule préparation à un basculement cognitif... »<sup>2</sup>. Ce cheminement est celui que Marc Augé a ensuite effectué, de l’africanisme vers une « anthropologie des mondes contemporains »<sup>3</sup>.

Sans céder à la facilité d’un jeu de mots, ou d’un effet par paradoxe, il faut cependant constater que la science de l’information et de la communication désigne un point où la connaissance des sociétés d’avant, ou d’ailleurs, et la connaissance des sociétés de la surmodernité semblent se recouper. Claude Lévi-Strauss a fait de la communication le fondement d’une anthropologie résolument structurale. Dès le départ de sa recherche, qui interroge les structures élémentaires de la parenté, il distingue trois instances principales : la communication des femmes, la communication des

1. Georges Balandier, « Réflexions prospectives sur les sciences humaines », *Prospective*, 1962, 10 : 57-74.

2. Georges Balandier, *Le Détour. Pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, 1997 [1985].

3. Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994.

biens et des services, la communication des messages. Il en différencie les modes et les enjeux, mais explicite aussi les analogies apparentes dans chacun des trois systèmes. Il en conclut que l'anthropologie, la science économique et la linguistique pourront être les bases d'une *discipline commune* : la science de la communication<sup>4</sup>.

Gregory Bateson a, selon sa façon, conjugué « communication et société » ; il allie anthropologie, éthologie, psychiatrie et cybernétique à partir d'un travail de terrain effectué en Nouvelle-Guinée et à Bali. Il est conduit à interpréter les relations humaines – et au-delà toute réalité – en fonction de la communication et de l'interaction, il définit une « *pragmatique* de la communication ». Les enquêtes empiriques élaborent celle-ci en considérant une grande diversité de situations, d'interrelations, dont celles qui en manifestent les pathologies. Les recherches théoriques explorent ce qui explicite la logique de la communication, ses paradoxes, ses configurations et ses usages détournés. Bateson affirme lui aussi, se fondant sur les deux apports, la nécessité de parvenir à une connaissance transdisciplinaire de la communication, l'impossibilité de réduire celle-ci à un domaine particulier « objectivable »<sup>5</sup>.

L'anthropologie a reconnu la communication dans sa fonction constituante, dans ses formes premières et dans la diversité des configurations où la dynamique du social l'emporte. La théorie a donc pu lui accorder une position centrale, organiser le savoir à partir des « mots » qui lui sont propres et révèlent *le* mode d'être des « choses ». Dans les sociétés de la modernité, la communication se technicise : ses instruments contribuent à une expansion conquérante, ils se subordonnent le réel, ils conditionnent les systèmes d'action. Ils donnent leurs formes continûment changeantes, ou inédites, aux expériences du monde qui cherchent leur sens, et les mots pour le dire, sous la loi de l'empire communicationnel. La communication s'impose en tout, partout. Les dispositifs qui l'effectuent se multiplient en universalisant les réseaux qui les connectent et opèrent avec une intensité rapidement croissante. Elle allie dans une relation inédite le matériel et l'immatériel, le réel et le virtuel. Ses techniques et leurs applications mélangent le monde contemporain, et en font la matrice où s'engendre l'homme actuel. Avec la surmodernité, la communication tend à devenir le tout du monde en signalant l'entrée dans une tout autre

4. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958 : 329.

5. Gregory Bateson & Jurgen Ruesch, *Communication et Société*, Paris, Le Seuil, 1988.

« ère » de l'histoire humaine. Une rupture qui occulte le fait que la communication a été indissociable de toute société et de toute culture, elle est une condition de leur existence.

Afin de se soustraire à ce qui relèverait de l'évidence et appartiendrait ainsi à un ordre des choses incontestable, il faut se distancer de l'actuelle modernité : voir la communication d'*ailleurs*, en quelque sorte. Ce serait la situer d'abord dans la perspective de notre passé, de notre héritage. Celle à laquelle donne accès l'œuvre des historiens de la vie quotidienne, des historiens attachés à l'étude des mœurs, des mentalités et des affects<sup>6</sup>. Celle, aussi, qui ouvre le très long parcours intellectuel accompli par les précurseurs et les initiateurs. Par les philosophes notamment, nombreux depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle à jalonner ce parcours, jusqu'à ceux de ce temps qui placent la communication au centre de leur pensée : Walter Benjamin, et plus encore Jurgen Habermas et Niklas Luhmann<sup>7</sup>.

Mais le décentrement doit être bien davantage marqué ; il contribuerait ainsi à réduire le plus possible le risque de tout « lire » sur les écrans de la communication. De constituer celle-ci en une façon de principe explicatif général. Trois ordres de déplacement se manifestent propices à une meilleure identification, et à une évaluation plus juste du fait communicationnel : le jeu des différences culturelles, le jeu des expériences personnelles, le jeu des nouveaux éclairages scientifiques à effets inédits. Dans un monde où toutes les sociétés sont communicantes, la connaissance des cultures « autres » et des modes de leur mise en relation est la condition de possibilité d'une communication généralisée. Celle qui aide à défaire l'ignorance dévalorisante et les systèmes de domination, générateurs ensemble des *insurrections de la différence*. À l'intérieur même des sociétés occidentales et occidentalises, des secteurs issus de la surmodernité émergent comme des terres ignorées, des Nouveaux Nouveaux Mondes. Il est urgent de s'engager dans l'exploration de ces régions de l'inédit, sous peine de devenir de plus en plus étranger au monde qui se fait et à soi-même. La communication se manifeste clairement sous deux aspects étroitement liés : inter-culturels et intra-culturels.

À cette double contrainte, l'anthropologie doit apporter ses réponses. Sa part est alors moins de souligner des manques – des inégalités technologiques de société à société – que de révéler la complexité et la diversité des modes de réalisation de la communication. L'anthropologie de la communication n'est pas une discipline séparée, spécialisée, elle accompagne

6. C'est un professeur d'anthropologie, Jean Poirier, qui est le maître d'œuvre de l'*Histoire des mœurs* publiée dans l'encyclopédie de la Pléiade (Paris, Gallimard, 1991).

7. Jurgen Habermas est le théoricien de l'« agir communicationnel ».

chaque démarche de recherche tout en prenant appui sur certains secteurs nouveaux de la discipline, les anthropologies linguistique, cognitive, et visuelle plus récemment. L'éclairage que le savoir anthropologique peut introduire dans la connaissance actuelle, générale, de la communication se révèle à partir de différentes sources.

D'autant plus que foisonnent les signes, les symboles, les langages spécifiques qui constituent les médias actuels et potentiels de la communication. Les signes s'inscrivent sur de multiples supports : l'espace cultivé et sauvage, les habitations et les équipements de la vie quotidienne, le corps et le vêtement comme indicateurs de la condition et des manières imposées par celle-ci. À un niveau qui n'est plus ordinaire, les signes se présentent comme les repères ou les indices qui orientent les savoirs initiatiques transmis oralement, et comme les instruments des communications avec l'avenir, des manies qui interrogent les figures des destins individuels ou collectifs. Depuis la lecture des traces animales, jusqu'à l'interprétation des configurations issues de l'art des géomanciens, jusqu'à la relation établie par le rêve, la transe ou la vaticination, la divination vise à départager le faste du néfaste. Elle sert à orienter l'action ou dissuade de l'entreprendre, elle ouvre ou restreint la communication.

Les sociétés de la tradition, anthropologisées, valorisent la parole et l'oralité. La parole se situe au centre de toute explication du monde, elle s'affirme par sa qualité de condition d'existence du social et de la culture. Elle est conçue comme origine des êtres et des choses (commencement), comme constitutive des inter-relations (relation-communication) et comme nécessaire à l'action (efficace). Les paroles ne sont pas mises en équivalence, c'est l'évidence : elles existent, opèrent, différenciées et hiérarchisées, voire séparées. Au plus haut, la parole transmise par les mythes fondateurs, parole des puissances originelles et des ancêtres. Elle est réservée aux initiés qui y accèdent par étapes, elle circule à l'intérieur des frontières fortement protégées où se tient le sacré. À un niveau toujours élevé, la parole du pouvoir obéit à une économie qui lui est propre, elle se fonde sur les mots qui la séparent en les soustrayant aux usages banals. Elle reporte au temps des fondateurs, elle est efficace, commande l'ordre des hommes, gouverne l'événement. Par elle, l'espace du politique se spécifie en définissant la forme et les bornes de sa clôture. À un niveau plus ordinaire, notamment celui de la vie quotidienne, la parole « naît » d'abord des outils et des instruments, elle accompagne les activités techniques et économiques, elle règle parallèlement la forme des relations interpersonnelles et exprime les conventions de la civilité. Dans les sociétés de la tradition encore vive, la théorie de la parole est l'équivalent d'une théorie de la communication dans son expression la plus générale.

Ce sont des sociétés où les techniques de la communication existent à l'évidence, elles recourent à des dispositifs et outils qui leur sont propres : signaux inscrits dans un code matérialisé, moyens sonores spécifiques, messagers porteurs de l'insigne les accréditant, messages cryptés des réseaux du secret, etc. Mais, l'information et la communication s'effectuent aussi par ce dont elles peuvent faire un support et un véhicule. Le corps et la sexualité contribuent principalement à cette fonction. Le corps « parle ». Il porte les inscriptions, les marques et attributs qui disent l'appartenance, l'identité sociale, la condition. Le vêtement et les ornements corporels contribuent à cette définition, et plus encore la gestuelle. Le langage de gestes façonne les relations interpersonnelles, il donne forme à ce qui peut être désigné du terme *convenance*. Il souligne les rapports de subordination, les degrés de la hiérarchie jusqu'au niveau ultime. Il accompagne la montée vers les puissances transcendantes en faisant du corps un signifiant et un agent de la prière, de la transe, du voyage initiatique.

Le rite est privilégié, alors que les modernes valorisent l'outil, l'instrument, la machine et leur capacité croissante à assurer la maîtrise et la transformation de la réalité. Le rite n'est pas l'outil. Il recherche l'efficacité conforme adaptée aux situations, non pas l'efficacité pratique croissante qui s'accélère et amplifie les progrès. Le rite se donne à voir comme une mise en œuvre des symboles, des schèmes mythologiques, des figures imaginaires qui établissent et règlent la communication avec les « puissances ». Une communication qui se « traduit » en actions à la fois conformes et propices, une communication nécessaire dont les domaines d'exercice principaux sont la religion (la reliance avec le supra-humain) et le politique (le pouvoir de maintenir l'ordre du monde humain). Le rite opère selon une temporalité spéciale, particulière, il s'accomplit selon un mode dramatique et le plus souvent spectaculaire. Son accomplissement conjugue plusieurs des agents de la communication : les symboles, les paroles prescrites, les représentations iconiques, les musiques propres, et la gestuelle spécifique imposée. Le rite est structuré en tant que système complexe de communication, il fonctionne à la façon d'un système multimédia, si l'on recourt au vocabulaire technique actuel. Tout en sachant que le multimédia contemporain résulte de la capacité technique d'étendre les connexions et les transferts dans les dispositifs de communication, alors que le rite apparaît comme un système multimédia qui coalesce, synthétise les formes de communication qui tiennent le social en un état de fonctionnement accordé.

Lorsque le rite s'individualise, se particularise, il relève du jeu des expériences personnelles, il définit leur ordonnance selon les fins visées. C'est

un autre univers de la communication avec sa propre hiérarchie. Un des modes de cette communication surpasse tous les autres, il ouvre l'accès aux illuminations et aux révélations, il s'accompagne généralement d'« états modifiés de conscience » conduisant à l'exploration d'une « réalité non ordinaire ». La communication extatique en est la forme, elle engendre l'unité indifférenciée du sujet et du monde, elle abolit les contraintes de l'espace et du temps, elle revêt un aspect sacré – même dans le cas des extases « laïques » recherchées par Jean-Jacques Rousseau et évoquées dans les *Rêveries*. Elle donne la certitude d'une connaissance qu'elle seule peut délivrer. En ce sens, la communication mystique apparaît comme son accomplissement. William James la détermine par quatre traits principaux dans l'ouvrage consacré aux *Formes multiples de l'expérience religieuse* : l'ineffabilité, le vécu hors des mots ; l'intuition, la connaissance extérieure à la rationalité stricte ; l'instabilité, les moments d'illumination prévalant sur la durée ; la passivité, la soumission à une puissance supérieure. Les religions naissent de la révélation d'un commencement, elles se ravivent par la communication mystique au long de leur longue histoire<sup>8</sup>.

Les anthropologues ont étudié la communication inspirée sous les aspects de la possession et de la transe. Toutes deux impliquent le rapport à un monde peuplé de « puissances » invisibles pour le regard ordinaire, mais ayant le pouvoir d'intervenir de façon décisive dans les affaires humaines. La communication établie avec elles a pour fonction d'en obtenir des messages ou des interventions bénéfiques, propices à l'entreprise des vivants, ou apaisantes, ou curatives. Cette communication inspirée se fait généralement par l'identification à une « puissance » (dieu, esprit, héros, ancêtre) et par des visions provoquées, qui marquent les étapes d'un voyage mystique donnant accès à une réalité autre et supérieure. Dans les deux cas, elle s'effectue avec un appui rituel fort et une part de théâtralisation.

L'expérience personnelle des modernes peut aussi conduire à dépasser les limites de la conscience, à mettre en œuvre des capacités et des pouvoirs ordinairement non exploités, à communiquer avec ce qui est caché par la réalité immédiate. Il s'agit alors de franchir les portes de l'occulte, de parvenir dit-on aux « sources cachées de l'être », de fonder une communication immatérielle accroissant la puissance humaine. L'une des formes les plus popularisées est le spiritisme. Il est présenté comme *le* média de la communication avec le passé et avec les disparus, comme le moyen de

8. William James, *Les Formes multiples de l'expérience religieuse*, Paris, Exergue, 1999 [1902].

passer les frontières du temps et de l'espace, d'effacer la coupure tracée entre la vie et la mort. Il se reporte davantage maintenant au modèle de la machine, il recourt à la métaphore mécanique : le médium devient ainsi une machine de « communication de la parole » ou un dispositif transmettant les « messages des entités désincarnées ». Aujourd'hui, le spiritisme s'empare des technologies de pointe et du savoir-faire des ingénieurs de la communication. Il reprend à son compte les idées définissant le champ de la « transcommunication » – exploration des mondes autres, cachés, recherche d'une relation avec des êtres tout autres, hors d'une condition humaine connue<sup>9</sup>.

Le voyage halluciné est « programmé », pratiqué dans nombre de cultures amérindiennes, et plus largement dans les univers du chamanisme. Il reparaît dans la culture de la modernité sous l'aspect d'une réalité transfigurée, où l'expérience individuelle, conduite entre initiés, recourt aux chemins détournés inconnus des pratiques ordinaires. Au cours des années 1960, le psychédéisme se constitue en culture alternative, et le mouvement hippie se veut art de « vivre autrement » en rupture de communication avec le monde techno-bureaucratique<sup>10</sup>. Plus récemment, certains des courants *New Age* ont associé l'usage de la drogue – l'appartenance à l'*acid culture* –, la communion de masse par la musique rock, la puissance des effets électroniques spéciaux afin d'emporter chacun dans une « expérience existentielle totale », quasi religieuse. En arrière-scène de ces expériences, ce sont les relations à l'imaginaire qui mènent le jeu. Dans les sociétés anthropologisées, toutes les sources de l'imaginaire sont exploitées : la nature et les entités qui l'habitent, la matière et les forces qu'elle recèle, la personne et les dispositifs de reliance dont elle dispose. Tout peut contribuer à établir la communication avec le dehors du monde banal, avec un surréel plus chargé de sens et de puissance que ce monde commun. Dans la société des modernes, l'imaginaire est de plus en plus dépendant des dispositifs techniques, de « fabuleuses » machines continuellement renouvelées et de leurs produits. L'invasion des images, population foisonnante par laquelle êtres réels, êtres de fiction, êtres virtuels se mêlent et se confondent, révèle une expansion accélérée et conquérante du *techno-imaginaire*<sup>11</sup>.

9. Voir Christine Bergé, *La Voix des esprits. Ethnologie du spiritisme*, Paris, Éd. Métailié, 1990.

10. Voir Charles T. Tart, *Altered States of Consciousness. A Book of Reading*, New York, Wiley, 1969.

11. Cette reconnaissance du « techno-imaginaire », que j'ai mise en œuvre, Marc Augé l'effectue comme « ethno-fiction », exploration des *Fictions fin de siècle* (Paris, Fayard, 2000).

Les sciences actuelles multiplient en nombre et accroissent en puissance les dispositifs – d’exploration, d’observation, d’intervention – qui leur permettent de communiquer autrement avec la nature ; de la « questionner » avec des langages et des moyens nouveaux, de provoquer ses « réponses » inédites. Les notions d’information, de signal, de code, de message, de communication, de réseau et de système se précisent par la pratique scientifique, puis elles se diffusent rapidement par le truchement des instruments nouveaux et des langages de la vulgarisation. Les systèmes de la nature sont placés sous l’éclairage communicationnel depuis longtemps dans le cas des animaux sociaux, plus récemment pour la communication des êtres végétaux (par exemple, la reconnaissance du « langage des arbres »), récemment pour les codes et modes d’information identifiés par la biologie cellulaire.

L’homme actuel, le contemporain surmoderne davantage, s’inscrit dans un monde progressivement régi par l’informatique et la communication imbriquées, son « agir » tend à être entièrement « communicationnel » selon la formule de Jurgen Habermas. Le rapport au corps, la relation à soi et à l’autre, l’hybridation avec les machines en sont, peut-on dire, révolutionnés. Le corps n’est plus conforme aux images qui orientaient les manières de l’appréhender, voilà seulement quelques décennies : ensemble d’appareils vivants, de systèmes biologiques à tenir en état dans leurs fonctions respectives, support de la construction des apparences de soi, et signifiant par ses codages, expressions et postures de la condition sociale<sup>12</sup>. Corps physique, il est ouvert aux explorations qui associent les sciences biologiques et les techniques de l’ingénierie médicale, il est pris en charge par des réseaux qui informent sur ses défaillances, qui l’allient aux mini-dispositifs corrigeant de l’intérieur les dysfonctionnements, surveillant les effets de cette assistance. Le corps, ouvert à la communication réciproque, à l’imbrication du biologique et du machinel, tolérant les substituts des « pièces » vivantes défectueuses, marque l’avènement de *l’homme fabriqué*.

En ce temps où le monde se produit par les effets de la numérisation, de l’informatique, par les médias qui le manifestent continûment dans des flux d’images, par l’irruption d’êtres inédits issus des techniques de la virtualisation, l’homme peut être dissocié de sa condition corporelle, relever d’une réalité faite à la fois de figuration, de simulation et de virtualisation. En somme, accéder à un tout autre mode de présence dans ce monde en double, immatériel. Il acquiert une façon de présence expérimentale, propice aux

12. Voir David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990.

émotions contraires et aux emportements néfastes. En ayant à sa disposition des êtres de pixels, le surmoderne accorde moins de réalité à la disposition en laquelle il peut tenir les hommes réels. À la figure de l'*homme incorporel*, objet expérimental par le détour de l'immatériel, fait pendant la figure de l'*homme fabriqué*, objet expérimental par le travail des biotechnologies. La techno-communication généralisée irrigue, selon la formule que j'ai proposée, les « Nouveaux Nouveaux Monde » (NNM). Ils se forment, dissociés de l'espace géographique, étant à la fois matériels et immatériels, dans les domaines du vivant, de l'intelligence artificielle et des automates, de la communication et des réseaux liés, du métissage du réel et du virtuel. Ce sont les nouveaux espaces qui remplacent les terres inconnues, explorables, d'autrefois et de naguère<sup>13</sup>. Ils s'offrent à la pratique des sciences exploratrices, notamment de l'anthropologie, pratique de découverte et d'interprétation possible des mondes des « hommes d'ailleurs ».

*École des hautes études en sciences sociales, Paris*  
 balandier@ehess.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : anthropologie/ *anthropology* – communication – imaginaire/ *imaginary* – information – rite.

13. Voir Georges Balandier, *Le Grand Dérangement*, Paris, PUF, 2005.